

gens même à qui je continuois d'en faire , n'osant se montrer , excitoient les autres , et sembloient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroissoit ne rien voir , et ne se montroit point encore. Mais , comme on approchoit d'un temps de communion , il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter , m'assurant que du reste il ne m'en vouloit point , et qu'il me laisseroit tranquille. Je trouvai le compliment bizarre : il me rappeloit la lettre de madame de Boufflers , et je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit si fort que je communiasse ou non. Comme je regardois cette condescendance de ma part comme un acte de lâcheté , et que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie , je refusai net le ministre , et il s'en retourna mécontent , me faisant entendre que je m'en repentirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de sa seule autorité ; il falloit celle du consistoire qui m'avoit admis , et , tant que le consistoire n'avoit rien dit , je pouvois me présenter hardiment sans crainte de refus. Montmollin se fit donner commission par la classe de me citer au consistoire pour y rendre compte de ma foi , et de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit se faire non plus que par le consistoire et à la pluralité des voix. Mais les paysans qui , sous le nom d'anciens , composoient cette assemblée , présidés et , comme on

comprend bien , gouvernés par leur ministre , ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le sien , principalement sur des matières théologiques , qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité , et je résolus de comparoître.

Quelle circonstance heureuse , et quel triomphe pour moi , si j'avois su parler , et que j'eusse eu , pour ainsi dire , ma plume dans ma bouche ! Avec quelle facilité , avec quelle supériorité j'aurois terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six paysans ! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réformation , je n'avois , pour l'y rappeler et le réduire au silence , qu'à commenter mes premières *Lettres de la montagne* , sur lesquelles ils avoient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait , je n'avois qu'à l'étendre , et mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été assez sot pour me tenir sur la défensive ; il m'étoit aisé de devenir agresseur sans même qu'il s'en aperçût. Les prestolets de la classe , non moins étourdis qu'ignorants , m'avoient mis eux-mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurois pu désirer pour les écraser à plaisir. Mais quoi ! il falloit parler , et parler sur-le-champ , trouver les idées , les mots , les tours , au moment du besoin , avoir toujours l'esprit présent , être toujours de sang-froid , ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je espérer de moi , qui sentois si bien mon inaptitude à m'exprimer im-

promptu ? J'avois été réduit au silence le plus humiliant à Genève, devant une assemblée toute en ma faveur, et déjà résolue à tout approuver. Ici c'étoit tout le contraire; j'avois affaire à un tracassier qui mettoit l'astuce à la place du savoir, qui me tendroit cent pièges avant que j'en aperçusse un, et tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette position, plus elle me parut périlleuse; et, sentant l'impossibilité de m'en tirer avec succès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours que je prononcerois devant le consistoire pour le récuser et me dispenser de répondre; la chose étoit très-facile. J'écrivis ce discours, et je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. Thérèse se moquoit de moi en m'entendant répéter et marmotter incessamment les mêmes phrases pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'espérois tenir enfin mon discours; je savois que le châtelain, comme officier du prince, assisteroit au consistoire; que, malgré les manœuvres et les bouteilles de Montmollin, la plupart des anciens étoient bien disposés pour moi; j'avois en ma faveur la raison, la vérité, la justice, la protection du roi, l'autorité du conseil d'état, les vœux de tous les bons patriotes, que l'affaire intéressoit; tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je savois mon discours par cœur; je le récitai sans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête; le matin

je ne le savois plus, j'hésite à chaque mot, je me trouble, je balbutie, ma tête se perd; enfin, presque au moment d'aller, le courage me manque totalement; je reste chez moi, et je prends le parti d'écrire au consistoire, en disant mes raisons à la hâte, et prétextant mes incommodités, qui véritablement, dans l'état où j'étois alors, m'auroient difficilement laissé soutenir la séance entière.

Le ministre, embarrassé de ma lettre, remit l'affaire à une autre séance. Dans l'intervalle, il se donna, par lui-même et par ses créatures, mille mouvements pour séduire ceux des anciens qui, suivant les inspirations de leur conscience plutôt que les siennes, n'opinoient pas au gré de la classe et au sien. Quelque puissants que ses arguments, tous tirés de sa cave, dussent être pour ces sortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient dévoués, et qu'on appeloit ses âmes damnées. L'officier du prince et le colonel Pury, qui se porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir; et, quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, son consistoire, à la pluralité des voix, le refusa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il se mit, avec ses confrères et d'autres gens, à y travailler ouvertement, et avec un tel succès, que, malgré les forts et fréquents rescrits du roi, malgré tous les ordres du conseil d'état, je fus enfin

forcé de quitter le pays, pour ne pas exposer l'officier du prince à s'y faire assassiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un souvenir si confus de toute cette affaire, qu'il m'est impossible de mettre aucun ordre, aucune liaison, dans les idées qui m'en reviennent, et que je ne les puis rendre qu'éparses et isolées, comme elles se présentent à mon esprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la classe quelque espèce de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que, par mes écrits, je ne troublasse le repos du pays. Il m'avoit fait entendre que, si je m'engageois à ne plus écrire, on seroit coulant sur le passé. J'avois pris déjà cet engagement avec moi-même; je ne balançai point à le prendre avec la classe, mais conditionnel, et seulement sur les matières de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double. La condition ayant été rejetée, je redemandai mon écrit; il me readit un des doubles, et garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple, ouvertement excité par les ministres, se moqua des rescrits du roi, des ordres du conseil d'état, et ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'antechrist, et poursuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien servoit de renseignement à la populace; j'en sentois cruellement l'inconvénient; mais le quitter dans ces circonstances me sembloit une lâcheté: je ne pus m'y résoudre.

dre, et je me promenois tranquillement dans le pays avec mon cafetan et mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille, et quelquefois de ses cailloux. Plusieurs fois, en passant devant des maisons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient: « Apportez-moi mon fusil, que je lui » tire dessus. » Je n'en allois pas plus vite: ils n'en étoient que plus furieux; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces, du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laissai pas d'avoir deux grands plaisirs, auxquels je fus bien sensible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnaissance par le canal de milord-maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitements que j'essuyois, et des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les ministres en exécration, sentant bien qu'ils suivoient des impulsions étrangères, et qu'ils n'étoient que les satellites d'autres gens qui se cachoient en les faisant agir, et craignant que mon exemple ne tirât à conséquence pour l'établissement d'une véritable inquisition. Les magistrats, et surtout M. Meuron, qui avoit succédé à M. d'Ivernois dans la charge de procureur-général, faisoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique simple particulier, en fit davantage et réussit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans son consistoire, en retenant les anciens dans leur devoir. Comme il avoit du

crédit, il l'employa tant qu'il put pour arrêter la sédition; mais il n'avoit que l'autorité des lois, de la justice et de la raison, à opposer à celle de l'argent et du vin : la partie n'étoit pas égale; et, dans ce point, Montmollin triompha de lui. Cependant, sensible à ses soins et à son zèle, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, et m'acquitter avec lui de quelque façon. Je savois qu'il convoitoit fort une place de conseiller d'état; mais, s'étant mal conduit dans l'affaire du ministre Petit-Pierre, il étoit en disgrâce à la cour et près du gouverneur. Je risquai pourtant d'écrire en sa faveur à milord-maréchal : j'osai même parler de l'emploi qu'il désiroit, et si heureusement, que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut presque aussitôt conféré par le roi. C'est ainsi que le sort, qui m'a toujours mis en même temps trop haut et trop bas, continuoit à me balloter d'un extrême à l'autre; et, tandis que la populace me couvroit de fange, je faisois un conseiller d'état.

Mon autre grand plaisir fut une visite que vint me faire madame de Verdelin avec sa fille, qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne, d'où elle poussa jusqu'à Motiers, et logea chez moi deux ou trois jours. A force d'attentions et de soins, elle avoit enfin surmonté ma longue répugnance; et mon cœur, vaincu par ses caresses, lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit si long-temps témoignée. Je fus touché de ce voyage, surtout dans la circonstance où je me

trouvois, et où j'avois grand besoin, pour soutenir mon courage, des consolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des insultes que je recevois de la populace, et j'aurois voulu lui en dérober le spectacle, pour ne pas contrister son cœur; mais cela ne me fut pas possible; et, quoique sa présence contint un peu les insolents dans nos promenades, elle en vit assez pour juger de ce qui se passoit dans les autres temps. Ce fut même durant son séjour chez moi que je commençai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme de chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-massif, qui étoit dans la rue, à côté de ma porte, et fortement attaché, fut détaché, enlevé, et posé debout contre la porte; de sorte que, si l'on ne s'en fût aperçu, les premiers qui, pour sortir, auroient ouvert la porte d'entrée, devoient naturellement être assommés. Madame de Verdelin n'ignoroit rien de ce qui se passoit; car, outre ce qu'elle voyoit elle-même, son domestique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y accostoit tout le monde, et on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle me parut ne faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin ni de personne, et répondit peu de chose à ce que je lui en dis quelquefois : seulement, paroissant persuadée que le séjour de l'Angleterre me convenoit plus

qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume, qui étoit alors à Paris, de son amitié pour moi, et du désir qu'elle avoit de m'être utile dans son pays. Il est temps de dire quelque chose de ce M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, et surtout parmi les encyclopédistes, par ses Traités de Commerce et de Politique, et, en dernier lieu, par son *Histoire de la maison Stuard*, le seul de ses écrits dont j'avois lu quelque chose dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages, j'étois persuadé, sur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume associoit une âme très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute son Apologie de Charles I<sup>er</sup> comme un prodige d'impartialité, et j'avois une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le désir de connoître cet homme rare et d'obtenir son amitié avoit beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre, que me donnoient les sollicitations de madame de Boufflers, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suisse, j'y reçus de lui, par la voie de cette dame, une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle, aux plus grandes louanges sur mon génie, il joignoit l'invitation de passer en Angleterre, et l'offre de tout son crédit et de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux milord-maréchal, le compatriote et

l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en pensois, et qui m'apprit même à son sujet une anecdote littéraire qui l'avoit beaucoup frappé, et qui me frappa de même. Vallace, qui avoit écrit contre Hume au sujet de la population des anciens, étoit absent, tandis qu'on imprimoit son ouvrage. Hume se chargea de revoir les épreuves et de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tour d'esprit. C'est ainsi que j'avois débité des copies à six sous pièce d'une chanson qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute sorte de préjugés en faveur de Hume, quand madame de Verdelin vint me parler vivement de l'amitié qu'il disoit avoir pour moi, et de son empressement à me faire les honneurs de l'Angleterre, car c'est ainsi qu'elle s'exprimoit. Elle me pressa beaucoup de profiter de ce zèle, et d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre, et que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrémité, je ne voulus ni écrire ni promettre; mais je la laissai maîtresse de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos pour maintenir Hume dans ses bonnes dispositions. En quittant Motiers, elle me laissa persuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illustre, qu'il étoit de mes amis, et qu'elle étoit encore plus de ses amies.

Après son départ, Montmollin poussa ses manœuvres, et la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tran-

quillement au milieu de ses huées ; et le goût de la botanique que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faisoit parcourir le pays en herborisant, sans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce sang-froid ne faisoit qu'irriter la fureur. Une des choses qui m'affectèrent le plus fut de voir les familles de mes amis (1), ou des gens qui portoient ce nom, entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs ; comme les d'Ivernois, sans en excepter même le père et le frère de mon Isabelle ; Boy de La Tour, parent de l'amie chez qui j'étois logé, et madame Girardier,

(1) Cette fatalité avoit commencé dès mon séjour à Yverdun : car le banneret Roguin étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa Roguin eut la bonne foi de me marquer avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de son parent des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulser d'Yverdun et de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, une affaire de cagotisme, puisque le banneret Roguin, loin d'être un dévot, pousoit le matérialisme et l'incrédulité jusqu'à l'intolérance et au fanatisme. Au reste, personne à Yverdun ne s'étoit si fort emparé de moi, ne m'avoit tant prodigué de caresses, de louanges et de flatterie, que ledit banneret. Il suivoit fidèlement le plan chéri de mes persécuteurs.

sa belle-sœur. Ce Pierre Boy étoit si butor, si bête, et se comporta si brutalement que, pour ne pas me mettre en colère, je me permis de le plaisanter, et je fis, dans le goût du petit prophète, une petite brochure de quelques pages, intitulée *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer en même temps assez plaisamment sur les miracles, qui faisoient alors le grand prétexte de ma persécution. Dupeyrou fit imprimer à Genève ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre, les Neufchâtelois, avec tout leur esprit, ne sentant guère le sel attique ni la plaisanterie, sitôt qu'elle est un peu fine.

Je mis un peu plus de soin à un autre écrit du même temps, dont on trouvera le manuscrit parmi mes papiers, et dont il faut dire ici le sujet.

Dans la plus grande fureur des décrets et de la persécution, les Genevois s'étoient particulièrement signalés en criant haro de toute leur force ; et mon ami Vernes entre autres, avec une générosité vraiment théologique, choisit précisément ce temps-là pour publier contre moi des lettres où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de suffisance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on assurât que le naturaliste Bonnet y avoit mis la main : car ledit Bonnet, quoique matérialiste, ne laisse pas, sitôt qu'il s'agit de moi,

d'être d'une orthodoxie très-intolérante. Je ne fus assurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais l'occasion s'étant présentée d'en dire un mot dans les *Lettres de la montagne*, j'y insérai une petite note assez dédaigneuse qui mit Vernes en fureur. Il remplit Genève des cris de sa rage, et d'Ivernois me marqua qu'il ne se possédoit pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme qui sembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéon. On m'accusoit hautement, dans cette lettre, d'avoir exposé mes enfants dans les rues, de traîner après moi une coureuse de corps-de-garde, d'être usé de débauche, pourri de vérole, et d'autres gentilles du même ton. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à son vrai prix tout ce qu'on appelle renommée et réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de bordel un homme qui n'y fut de sa vie, et dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide et honteux comme une vierge, et en me voyant passer pour être pourri de vérole, moi qui, non-seulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette espèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien pesé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le faisant imprimer dans la ville où j'avois vécu, et je l'envoyai à Duchesne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertissement où

je nommois M. Vernes, et quelques courtes notes pour l'éclaircissement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à plusieurs personnes, et entre autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'avoit fait des avances très-honnêtes, et avec lequel j'étois alors en correspondance. Ce prince, Dupeyrou, et d'autres, parurent douter que Vernes fût l'auteur du libelle, et me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs représentations, le scrupule me prit, et j'écrivis à Duchesne de supprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir supprimé; je ne sais pas s'il l'a fait; je l'ai trouvé menteur en tant d'occasions, que celle-là de plus ne seroit pas une merveille, et dès lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres à travers lesquelles il m'est impossible de pénétrer aucune sorte de vérité.

M. Vernes supporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-mesurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer, par mes réponses, à quel point j'étois instruit, et si j'avois quelques preuves contre lui. Je lui fis deux réponses courtes, sèches, dures dans le sens, mais sans malhonnêteté dans les termes, et dont il ne se fâcha point. A sa troisième lettre, voyant qu'il vouloit lier une espèce de correspondance, je ne répondis plus : il me fit parler par d'Ivernois. Madame

Cramer écrivit à Dupeyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de Vernes. Tout cela n'ébranla point ma persuasion. Mais comme enfin je pouvois me tromper, et qu'en ce cas je devois à Vernes une réparation authentique, je lui fis dire par d'Ivernois que je la lui ferois telle qu'il en seroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus : sentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire, dans un mémoire assez ample, les raisons de ma persuasion, et de les soumettre au jugement d'un arbitre que Vernes ne pût récuser. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre ? le conseil de Genève. Je déclarai à la fin du mémoire que si, après l'avoir examiné et avoir fait les perquisitions qu'il jugeroit à propos, et qu'il étoit bien à portée de faire avec succès, le conseil prononçoit que M. Vernes n'étoit pas l'auteur du mémoire, dès l'instant je cesserois sincèrement de croire qu'il l'est, je partirois pour m'aller jeter à ses pieds, et lui demander pardon jusqu'à ce que je l'eusse obtenu. J'ose le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon âme, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrèrent plus pleinement, plus évidemment que dans ce sage et touchant mémoire, où je prenois sans hésiter mes plus implacables ennemis pour arbitres su-

prêmes entre le calomniateur et moi. Je lus cet écrit à Dupeyrou : il fut d'avis de le supprimer, et je le supprimai. Il me conseilla d'attendre les preuves que Vernes promettoit ; je les attendis et je les attends encore : il me conseilla de me taire en attendant, je me tus et me tairai le reste de ma vie, blâmé d'avoir chargé Vernes d'une imputation grave, fausse et sans preuve, quoique je reste intérieurement aussi persuadé, aussi convaincu qu'il est l'auteur du libelle, que je le suis de ma propre existence. Mon mémoire est entre les mains de M. Dupeyrou. Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raisons, et l'on y connoîtra, je l'espère, l'âme de Jean-Jacques, que mes contemporains ont si peu voulu connoître.

Il est temps d'en venir à ma catastrophe de Motiers, et à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans et demi de séjour, et huit mois d'une constance inébranlable à souffrir les plus indignes traitements. Il m'est impossible de me rappeler nettement les détails de cette désagréable époque, mais on les trouvera dans la relation qu'en publia M. Dupeyrou, et dont j'aurai à parler dans la suite.

Depuis le départ de madame de Verdelin, la fermentation devenoit plus vive ; et, malgré les rescrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquents du conseil d'état, malgré les soins du châtelain et des magistrats du lieu, le peuple, me regardant tout de bon comme l'antechrist,



et voyant toutes ses clameurs inutiles, paroisoit enfin vouloir en venir aux voies de fait : déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui est au commencement de septembre, je fus attaqué dans ma maison, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit, j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit sur le derrière de la maison. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre et la porte qui donnoient sur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien, qui couchoit dans la galerie et qui avoit commencé par aboyer, se tut de frayeur, et se sauva dans un coin, rongean et grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allois sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou, lancé d'une main vigoureuse, traversa la cuisine, après en avoir cassé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre et tomber au pied de mon lit ; de sorte que, si je m'étois pressé d'une seconde, j'avois le caillou dans l'estomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, et le caillou lancé pour m'accueillir. Je saute dans la cuisine. Je trouve Thérèse qui s'étoit aussi levée, et qui, toute tremblante, accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors de la direction de la fenêtre, pour éviter l'atteinte des pierres, et délibé-

rer sur ce que nous avons à faire : car sortir pour appeler du secours étoit le moyen de nous faire assommer. Heureusement la servante d'un vieux bon-homme qui logeoit au-dessous de moi, se leva au bruit, et courut appeler monsieur le châtelain dont nous étions porte à porte. Il saute de son lit, prend sa robe de chambre à la hâte, et vient à l'instant avec la garde, qui, à cause de la foire, faisoit la ronde cette nuit-là, et se trouva tout à portée. Le châtelain vit le dégât avec un tel effroi qu'il en pâlit, et, à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria : Mon Dieu ! c'est une carrière ! En visitant le bas, on trouva que la porte d'une cour de derrière avoit été forcée, et qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maison par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point aperçu ou empêché le désordre, il se trouva que ceux de Motiers s'étoient obstinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village.

Le lendemain le châtelain envoya son rapport au conseil d'état, qui, deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer sur cette affaire, de promettre une récompense et le secret à ceux qui dénonceroient les coupables, et de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maison et à celle du châtelain qui la touchoit. Le lendemain le colonel Pury, le procureur général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le trésorier d'Ivernois et son père, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens distingués

dans le pays vinrent me voir, et réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage, et à sortir au moins pour un temps d'une paroisse où je ne pouvois plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'aperçus même que le châtelain, effrayé des fureurs de ce peuple forcené, et craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, auroit été bien aise de m'en voir partir au plus vite pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, et pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédaï donc, et même avec peu de peine, car le spectacle de la haine du peuple me causoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus supporter.

J'avois plus d'une retraite à choisir. Depuis le retour de madame de Verdelin à Paris, elle m'avoit parlé dans plusieurs lettres d'un M. Walpole, qu'elle appeloit milord, lequel, pris d'un grand zèle en ma faveur, me proposoit, dans une de ses terres, un asile, dont elle me faisoit les descriptions les plus agréables, entrant, par rapport au logement et à la subsistance, dans des détails qui marquoient à quel point ledit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord-maréchal m'avoit toujours conseillé l'Angleterre ou l'Écosse, et m'y offroit aussi un asile dans ses terres; mais il m'en offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potsdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon sujet, et qui étoit une espèce d'invitation de m'y rendre; et

madame la duchesse de Saxe-Gotha comptoit si bien que je profiterois de cette invitation, qu'elle m'écrivit pour me presser d'aller la voir en passant, et de m'arrêter quelque temps auprès d'elle; mais j'avois un tel attachement pour la Suisse que je ne pouvois me résoudre à la quitter, tant qu'il me seroit possible d'y vivre, et je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, et dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet consistoit à m'aller établir à l'île de Saint-Pierre, domaine de l'hôpital de Berne, au milieu du lac de Biene. Dans un pèlerinage pédestre que j'avois fait l'été précédent avec Dupeyrou, nous avions visité cette île, et j'en avois été tellement enchanté que je n'avois cessé depuis ce temps-là de songer aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obstacle étoit que l'île appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant, m'avoient vilainement chassé de chez eux; et, outre que ma fierté pâtissoit à retourner chez des gens qui m'avoient si mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laissassent pas plus en repos dans cette île qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois consulté là-dessus milord-maréchal qui, pensant comme moi, que les Bernois bien aises de me voir relégué dans cette petite île et de m'y tenir en otage pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait sonder là-dessus les dispositions

de leurs excellences par un M. Sturler, son ancien voisin de Colombier. M. Sturler s'adressa à plusieurs chefs de l'état, et, sur leur réponse, assura milord que les Bernois, honteux de leur conduite, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'île de Saint-Pierre, et de m'y laisser tranquille. Pour surcroît de précaution, avant de risquer de m'y transporter, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet, qui me confirma les mêmes choses; et le receveur de l'île ayant eu de ses maîtres la permission de me loger, je crus ne rien risquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du souverain que des propriétaires; car je ne pouvois pas espérer que messieurs de Berne reconnussent ouvertement l'injustice qu'ils m'avoient faite, et péchassent ainsi contre la plus inviolable maxime de tous les souverains.

L'île de Saint-Pierre, appelée à Neuchâtel l'île de La Mothe, au milieu du lac de Biemme, a environ demi-lieue de tour; mais, dans ce petit espace, elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes, et le tout, à la faveur d'un terrain varié et montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble se font valoir mutuellement, et font estimer l'île plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée forme la partie

occidentale de l'île qui regarde Gleresse et la bonne ville. On a planté cette terrasse d'une longue allée qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais vaste et commode, où loge le receveur, et située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cents pas de l'île, est, du côté du sud, une autre île beaucoup plus petite, inculte et déserte, qui paroît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, et ne produit parmi ses graviers que des saules et des persicaire, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné et très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève et de Neuchâtel, ne laissent pas de former une assez belle décoration, surtout dans la partie occidentale, qui est très-peuplée, et bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à peu près comme à Côte-Rôtie, mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve, en allant du sud au nord, le bailliage de Saint-Jean, la Bonne-Ville, Biemme et Nidau, à l'extrémité du lac; le tout entremêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'asile que je m'étois ménagé, et où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-

de-Travers (1). Ce choix étoit si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire et paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me sembloit que, dans cette île, je serois plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré en un mot aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative. J'aurois voulu être tellement confiné dans cette île, que je n'eusse plus de commerce avec les mortels; et il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire, autant qu'il étoit possible, à la nécessité d'en entretenir.

Il s'agissoit de subsister; et, tant par la cherté des denrées que par la difficulté des transports, la subsistance est chère dans cette île, où d'ailleurs on est à la discrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que Dupeyrou voulut bien prendre avec moi, en se

(1) Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que j'y laissois un ennemi particulier dans un M. du Terreaux, maire des Verrières, en très-médiocre estime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête homme, à Paris, dans les bureaux de M. de Saint-Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. [Les petites remarques de cette espèce, qui par elles-mêmes ne sont rien, peuvent mener dans la suite à la découverte de bien des souterrains.]

substituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris et abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement et la distribution: j'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, et je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, sans plus faire souvenir le public de moi. Au moyen de cela, la pension viagère qu'il se chargeoit de me payer suffisoit pour ma subsistance. Milord-maréchal, ayant recouvré tous ses biens, m'en avoit offert une de douze cents francs, que j'avois acceptée en la réduisant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital, que je refusai, par l'embaras de le placer. Il fit passer ce capital à Dupeyrou, entre les mains de qui il est resté [et qui m'en paye la rente viagère sur le pied convenu avec le constituant]. Joignant donc mon traité avec Dupeyrou, la pension de milord-maréchal dont les deux tiers étoient reversibles à Thérèse après ma mort, et la rente de trois cents francs que j'avois sur Duchesne, je pouvois compter sur une subsistance honnête, et pour moi, et après moi pour Thérèse, à qui je laissois sept cents francs de rente, tant de la pension de Rey que de celle de milord-maréchal: ainsi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur

m'ôtéroit toutes les ressources que la fortune et mon travail mettroient à ma portée, et que je mourrois aussi pauvre que j'ai vécu. On jugera si, à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangements qu'on a toujours pris soin de me rendre ignominieux, en m'ôtant en même temps toute autre ressource, pour me forcer de consentir à mon déshonneur. Comment se douteroient-ils de mon choix en pareille alternative? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos de ce côté, j'étois sans souci de tout autre. Quoique j'abandonnasse dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laissois dans le noble enthousiasme qui avoit dicté mes écrits, et dans la constante uniformité de mes principes, un témoignage de mon âme qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon caractère. Je n'avois pas besoin d'une autre défense contre mes vils calomniateurs. Ils pouvoient peindre sous mon nom un autre homme, mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre; j'étois sûr qu'à travers mes fautes et mes foiblesses, à travers mon inaptitude à supporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juste, bon, sans fiel et sans haine; prompt à reconnoître ses propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui, cherchant toute sa félicité dans les passions aimantes et douces, et por-

tant en toute chose la sincérité jusqu'à l'imprudence, jusqu'au plus incroyable désintéressement.

Je prenois donc en quelque sorte congé de mon siècle et de mes contemporains, et je faisois mes adieux au monde, en me confinant dans cette île pour le reste de mes jours; car telle étoit ma résolution, et c'étoit là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiseuse, auquel j'avois inutilement consacré jusque alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette île alloit devenir pour moi celle de Papimanie, ce bienheureux pays où l'on dort :

On y fait plus, on n'y fait nulle chose.

Ce *plus* étoit tout pour moi; car depuis que j'ai perdu le sommeil je l'ai peu regretté; l'oisiveté me suffit, et, pourvu que je ne fasse rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en songe. L'âge des projets romanesques étant passé, et la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me restoit plus, pour dernière espérance, que de vivre sans gêne dans un loisir éternel. C'est la vie des bienheureux dans l'autre monde, et j'en faisois désormais mon bonheur suprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oisiveté des cercles me les rendoit insupportables, et me voilà recher-

chant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oisiveté. C'est pourtant ainsi que je suis ; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, et non pas du mien ; mais il y en a si peu, que c'est par là précisément que je suis toujours moi. L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité ; celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre et de volonté. Dans une compagnie, il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste là cloué sur ma chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver ; ayant à la fois tout l'ennui de l'oisiveté et tout le tourment de la contrainte ; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent et à tous les compliments qui se font, et de fatiguer incessamment ma Minerve pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus et ma menterie. Et vous appelez cela de l'oisiveté ! c'est un travail de forçat.

L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un faînéant qui reste là les bras croisés dans une inaction totale, et ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, et celle d'un radoteur dont la tête bat la campagne sitôt que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper sans cesse à faire des riens ; à commencer cent choses, et à n'en achever aucune ; à aller et venir comme

la tête me chante ; à changer à chaque instant de projet ; à suivre une mouche dans toutes ses allures ; à vouloir déraciner un rocher ; à entreprendre sans crainte un travail de dix ans, et à l'abandonner au bout de dix minutes ; à musser enfin toute la journée sans ordre et sans suite, et à ne suivre en toute chose que le caprice du moment.

La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençoit à devenir passion pour moi, étoit précisément une étude oisive, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un désœuvrement total. Errer nonchalemment dans les bois et dans la campagne, prendre machinalement çà et là tantôt une fleur, et tantôt une autre, brouter mon foin presque au hasard, observer mille et mille fois les mêmes choses, et toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliais toujours, étoit de quoi passer l'éternité sans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverse que soit la structure des végétaux, elle ne frappe pas assez un œil ignorant pour l'intéresser. Cette constante analogie, et pourtant cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation, ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont, à l'aspect de tous ces trésors de la nature, qu'une admiration stupide et monotone. Ils ne voient rien en détail, parce qu'ils

ne savent pas même ce qu'il faut regarder, et ils ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur. J'étois, et mon défaut de mémoire me devoit tenir toujours dans cet heureux point d'en savoir assez peu pour que tout me fût nouveau, et assez pour que tout me fût sensible. Les divers sols dans lesquels l'île, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une suffisante variété de plantes pour l'étude ou plutôt l'amusement de toute ma vie. Je n'y voulois pas laisser un poil d'herbe sans un examen particulier, et je m'arrangeois déjà pour faire, avec un recueil immense d'observations curieuses, la *Flora Petrusularis*.

Je fis venir Thérèse avec mes livres et mes effets. Nous nous mîmes en pension chez le receveur de l'île. Sa femme avoit à Nidau des sœurs qui la venoient voir tour à tour, et qui faisoient à Thérèse une compagnie. Je fis là l'essai d'une douce vie dans laquelle j'aurois voulu passer la mienne, et dont le goût que j'y pris ne servit qu'à me faire mieux sentir l'amertume de celle qui devoit si promptement y succéder.

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever, lorsqu'il faisoit beau, de courir humer sur la terrasse l'air salubre et frais du matin, et planer des yeux sur l'horizon

de ce beau lac, dont les rives et les montagnes qui le bordent enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la Divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ses œuvres, et ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitants des villes, qui ne voient que des murs et des rues, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, et surtout des solitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur âme ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extase à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'est surtout à mon lever, affaîssé par mes insomnies, qu'une longue habitude me porte à cette élévation de cœur qui n'impose point la fatigue de penser. Mais il faut pour cela que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement et plus sèchement; mais, à l'aspect d'un beau paysage, je me sens ému sans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un saint évêque, dans la visite de son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne savoit dire que *O!* et lui dit: Bonne mère, continuez de prier toujours ainsi; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière est aussi la mienne.

Après le déjeuner, je me hâtois d'écrire en rechignant quelques malheureuses lettres, aspirant avec ardeur au moment de n'en plus écrire du tout. Je tracassois quelques moments autour